

Vol. 64

Lévis — Janvier-Février-Mars 1958

No 1

N° 701

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

*O notre Histoire, écrin de perles ignorées
Je baise avec amour tes pages vénérées*



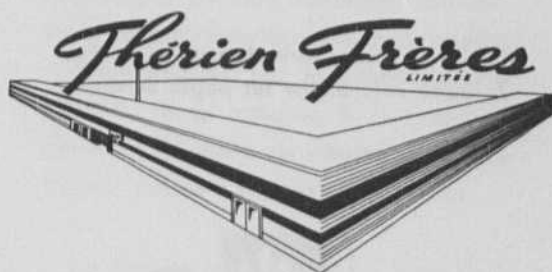
DIRECTEUR

ANTOINE ROY

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe
Ministère des Postes, Ottawa.

Quand

— en l'an 2000,
— on écrira l'histoire
— du Canada français,
— il ne faudra pas omettre:



J.-ALEX. THÉRIEN, c.c.s., président

IMPRIMEURS
LITHOGRAPHES
STUDIO D'ART
• ÉDITEURS •

8125, SAINT-LAURENT • MONTRÉAL 11 • DU. 8-5781

RECHERCHES HISTORIQUES

REVUE D'ARCHEOLOGIE, D'HISTOIRE, DE
BIOGRAPHIE, DE BIBLIOGRAPHIE, DE
NUMISMATIQUE, ETC., ETC.

PUBLIÉE PAR

ANTOINE ROY
DIRECTEUR

VOLUME SOIXANTE-QUATRIÈME

1958



LE BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES

Prix de l'abonnement: \$3.00 par année

DIRECTION ET ADMINISTRATION

2050, Saint-Cyrille Ouest,

QUÉBEC

SOMMAIRE

Janvier-Février-Mars

1958

	<i>Pages</i>
ANTONIO DROLET. — Regis de Trobriand, auteur du Rebelle. (Québec, 1842)	5
FERNAND OUELLET. — Le Destin de Julie Bruneau-Papineau (1796-1862)	7



BULLETIN
DES
RECHERCHES HISTORIQUES

Vol. 64

Lévis — Janvier-Février-Mars 1958

No 1

**Régis de Trobriand, auteur du *Rebelle*
(Québec, 1842)**

Par ANTONIO DROLET

Bibliothécaire, Université Laval

En 1842, paraissait à Québec, au Bureau du *Fantasque*, journal édité par Napoléon Aubin, un roman, *Le Rebelle*, qui, comme son titre peut le laisser supposer, portait sur les troubles de 1837-1838. L'ouvrage indiquait comme auteur, Régis de Trobriand. C'était déjà une réimpression, puisque *Le Rebelle* avait d'abord été donné en feuilleton aux lecteurs du *Courrier des Etats-Unis*.

Dans son ouvrage, *Le romantisme littéraire au Canada français*, (Paris, 1933) Lawrence A. Bisson fait justement remarquer que Régis de Trobriand "n'est jamais mentionné dans les histoires littéraires du Canada", (p.49, note¹). Il écrivait en 1933: depuis, M. Auguste Viatte, dans son *Histoire littéraire de l'Amérique française* (Paris, 1954) nomme Régis de Trobriand à deux reprises.

Cependant, Bisson ne s'arrête pas à l'observation citée plus haut. Il ajoute, à la page 49 de son livre: "Tout porte à croire que c'est Aubin lui-même qui s'est caché sous ce pseudonyme." A la page 265, il a toute une explication pour appuyer sa note de la page 49:

"Voici la solution que je propose: Aubin prit part à l'insurrection de 1837-38 et fut jeté en prison en 1838. Selon moi, le roman doit être d'Aubin, qui se servit d'un pseudonyme pour ne pas attirer l'attention sur un ouvrage qu'on aurait pu considérer comme tendancieux ou même séditionnaire, si l'on avait su qu'il en était l'auteur. Il le publia donc avec le pseudonyme de Trobriand, mais comme il

ne voulait pas que ses amis ignorassent le vrai auteur, il imprima le livre avec son portrait. Aubin n'est mort qu'en 1890; il est donc tout à fait vraisemblable que ses contemporains ont voulu respecter son incognito de son vivant et pour cette raison, ils n'ont pas critiqué son livre, ni discuté l'identité de l'auteur, qui devait être un secret de Polichinelle."

Cette hypothèse est joliment bâtie et tient vraiment du roman, c'est le cas de le dire. La réalité est beaucoup plus simple, pour être moins fantaisiste. Il est assez curieux d'ailleurs que Bisson indique de ce même auteur, Régis de Trobriand, un article sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dans l'*Avenir* (journal de Montréal). Le sujet n'avait, cette fois, rien de tendancieux, et on ne voit pas que Napoléon Aubin aurait jugé opportun d'utiliser encore le pseudonyme que lui attribue Bisson, à propos du *Rebelle*.

La vérité est beaucoup plus simple, et Régis de Trobriand fut beaucoup plus qu'un pseudonyme. Il a bel et bien existé et vécu en Amérique. Né en France, fils d'un général de l'armée de Napoléon, il fit un voyage aux Etats-Unis et au Canada en 1841, et revint se fixer à New-York quelques années plus tard. A part d'être l'auteur du *Rebelle*, il fut l'éditeur du *Courrier des Etats-Unis* de 1854 à 1861, alors qu'il entra dans l'armée américaine, à l'occasion de la Guerre de Sécession, et il parvint au grade de colonel, après des années de service militaire actif.

A part le *Rebelle*, et l'étude sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le baron Philippe Régis de Trobriand écrit *Quatre ans de campagne à l'Armée du Potomac*, paru à Paris, en 1867; et *Vie militaire dans le Dakota*, 1861-1869, que ses descendants, vivant aux Etats-Unis, publièrent en édition privée à Paris, en 1926. Une partie de cet ouvrage a été reprise en traduction sous le titre *Army Life in Dakota* (Chicago, Lakeside Press, 1941). Ce dernier volume, orné d'un portrait de Trobriand, est précédé d'une Préface, où l'on trouve des notes intéressantes sur sa vie aux Etats-Unis.

Au sujet du *Rebelle*, il resterait une question intéressante à élucider: est-ce le premier roman inspiré par les troubles de 1837?

Antonio DROLET

Le destin de Julie Bruneau-Papineau (1796-1862)

Par FERNAND OUELLET

Des Archives de la Province

INTRODUCTION

La correspondance de Julie Bruneau, épouse de Louis-Joseph Papineau, comprend 92 lettres réparties sur une période de trente-neuf ans. Si on ajoute les *post-scriptum* aux lettres de son mari et de ses fils, la *Collection Papineau-Bourassa* ne renferme qu'une centaine de documents produits par la *douloureuse madame Papineau*. Ceci fait une moyenne de moins de trois lettres par année. Cependant la répartition chronologique de ces documents est assez inégale. Pendant plusieurs années, nous n'avons qu'une seule lettre (1823, 1832, 1842, 1852, 1856 et 1857). Par contre nous relevons 7 lettres en 1836, 8 en 1838, 10 en 1839, 6 en 1843 et 7 en 1858. Des vides considérables existent. Par exemple, aucune lettre n'a été conservée entre les années 1818 et 1823 et de mars 1823 à janvier 1829. C'est dire que si nous possédions uniquement cette documentation, il serait difficile, malgré l'intérêt d'un grand nombre de ces lettres, de poser un diagnostic valable sur le cas de la femme de Papineau. Néanmoins, en examinant la correspondance de son mari, complétée par celle de Théophile Bruneau, il est possible de préciser l'étendue et l'importance des vides qui existent dans cette documentation. Il est certain qu'un grand nombre de pièces sont disparues faute d'une conservation adéquate. Mais nous pouvons affirmer avec certitude qu'une intention principale a présidé au *triage* fait par Papineau et ses descendants. En 1830, pour ne citer que cet exemple, la famille Papineau fut frappée par la mort d'une fille, Aurélie, à peine âgée de quatre ans. La réaction des époux Papineau à cet événement douloureux fut extrême. Les lettres adressées par Papineau à sa femme nous renseignent sur leur état d'esprit respectif. Julie Bruneau en fut profondément atteinte: dépression, perte d'appétit, maladie, rêves "lugubres" et lenteur à surmonter cet événement. Aucune des quelques lettres qu'elle fut alors capable d'envoyer à son mari n'ont été préser-

vées. L'analyse de la correspondance de Papineau apporte la conviction que l'élimination de ces documents a été faite en conséquence des manifestations d'excessive émotivité qu'elles contenaient. Le même geste a été posé à plusieurs moments de grande tension émotive chez la femme de Papineau.

En réalité, le triage pratiqué à travers ces lettres, s'il atteint partiellement son objectif qui était d'enlever les expressions trop fortes d'émotivité, ne rend pas les lettres inutilisables pour une étude caractérologique. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque du romantisme la sensibilité était à l'honneur. Il en était de même des sentiments familiaux dans une société où les valeurs sociales étaient étroitement liées et sous la dépendance des valeurs familiales. Nous savons aussi que Papineau conservait ses papiers en vue d'écrire une histoire canadienne et aussi dans le but de corriger les témoignages de ses adversaires politiques à son égard¹. Ses descendants, Amédée Papineau et, ensuite, Augustine Bourassa ont cherché à respecter les intentions du *Grand Homme*. Une première élimination a été exécutée par Papineau lui-même au fur et à mesure des événements. Les deux dernières ont été faites par Amédée et Augustine Bourassa. Dans leur démarche, ceux-ci se sont efforcés de ne rien enlever qui puisse masquer l'attachement de Papineau à sa famille. Cette attitude particulièrement forte chez Augustine Bourassa, qui portait une sorte de vénération à son grand-père, apparaît nettement dans les notes qu'elle rédigea après la parution de l'étude du chanoine Groulx sur les idées religieuses de Papineau. Par conséquent le critère employé pour l'élimination des pièces demeurait assez large. A partir de ces lettres, éclairées par la correspondance de Papineau, il devient possible de dégager des indices du caractère et de la personnalité de Julie Bruneau et, en plus, de saisir l'influence qu'elle a exercée sur son mari et sur ses enfants.

Julie Bruneau était née à Québec en 1796. Elle faisait partie d'une famille de sept enfants et elle était l'aînée des filles. Son père, Pierre Bruneau, qui était marchand, résidait à la basse-ville, Place du Marché. Il siégea à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada de 1810 à 1817. Julie fit ses études chez les Ursulines de Québec. Nous savons peu de choses sur son enfance si ce n'est qu'elle était, au dire de son mari, la "préférée" de sa mère. En 1818, lorsque Papineau écrit à son père pour lui demander la permission de se marier, il met l'accent sur les qualités de sa future épouse.

¹ F. Ouellet, *Correspondance de J. Papineau*, RAPQ, (51-53), p.165-168.

“Vous m’avez toujours été si bon, vous avez déjà tant fait pour mon établissement, que j’espère que vous serez content d’apprendre que je m’occupe du soin de vous seconder, de le compléter, en me donnant une femme qui sera heureuse avec moi, avec qui je serai heureux. Hier jour de la naissance de Mademoiselle Julie Bruneau, j’ai demandé et obtenu son consentement et celui de ses parents à ce que je l’épouse. Je vous demande le vôtre et celui de ma chère maman et je suis sur que vous m’aimez trop tous deux pour que j’aie à craindre un refus. Vous me permettez de vous donner une fille qui par son éducation, sa douceur, ses vertus ne manquera pas de gagner votre affection et que vous chérez bientôt comme vous chérissez tous vos autres enfants. Je souhaite contracter mon mariage le plutôt possible après la Session du Parlement : mais je n’en veux rien dire pour le moment, parce que je veux s’il est possible obtenir de l’Evêque de Québec des dispenses, pour me marier à cette époque, chose peu ordinaire qu’il me refuserait peut-être s’il savait que j’aurais pris cette résolution dans ce tems ci”.²

Papineau obtint ses dispenses et le mariage eut lieu le 23 avril 1818. Le mauvais état de la route Québec-Montréal empêcha son père d’assister au mariage³. Cette jeune fille douce, timide et mélancolique allait connaître une existence troublée et douloureuse. Sans doute elle avait rêvé et réalisé un brillant mariage. Papineau n’était-il pas avocat, seigneur et Orateur de la Chambre d’Assemblée? Les qualités physiques et morales de même que la personnalité de cet homme qu’elle aimait et connaissait depuis près de dix ans l’avaient aussi attirée. Mais elle était peu apte en raison de son caractère et de son éducation à faire face aux difficultés que comportaient l’éducation d’une nombreuse famille et l’engagement de son mari. Cette impuissance devant la vie a été considérablement aggravée par les circonstances : les luttes politiques, la rébellion, l’exil et les difficultés familiales. Cependant ces problèmes ne brisèrent jamais complètement l’affection qui l’unissait à son mari. Après sa mort, en 1862, Papineau écrivait :

“Mais moi, j’ai le malheur de survivre à elle et à lui. Elle était plus jeune que moi de dix ans. Elle m’avait aimé, soigné, consolé, encouragé pendant quarante-cinq ans de mariage, épouse

² Papineau à son père (19 janvier 1818). APQ, P-B: 127.

³ J.-J. Lefèbre. *La vie sociale du Grand Papineau*. Dans la RHAF, (1958), p.482.

et mère aussi incessamment dévouée à tous ses devoirs qu'il est possible d'être." ⁴

CHAPITRE I

PORTRAIT PSYCHOLOGIQUE DE JULIE BRUNEAU

Peu après son mariage, Papineau n'avait pas tardé à réaliser les tendances dépressives de sa femme. En 1820, il lui écrivait: "Je vois pauvre Maman que tu t'abandonnes à trop de douleur."⁵ L'année suivante il revenait à la charge:

"je demande que tu aies du courage, de la force pour supporter les misères de la vie auxquelles nous sommes tous exposés de manière à ce que s'il nous en arrive nous nous encourageons l'un l'autre, la tendre amitié qui nous lie et la persuasion qu'elle est inaltérable nous est une grande consolation".⁶

Bientôt il pouvait porter un diagnostic sur le "tempérament" de sa femme. Il n'hésita pas à la mettre en garde contre ses tendances à la *mélancolie*. Continuellement il lui conseillait de secouer sa léthargie qui s'appliquait à un type particulier de caractère dont Papineau connaissait les inclinations les plus négatives⁷. Dans les notes de Joseph Papineau, on trouve une description du type mélancolique.

"le mélancolique qu'on reconnaît ordinairement à la maigreur de son visage pâle ou plombée, ses cheveux noirs ou très bruns, ses sourcils épais et son front ridé, a lesprit profond et le jugement solide; mais une lenteur très grande dans toutes ses irresolutions. on le voit souvent rêver seul, il est dans une défiance

⁴ Lettre au Supérieur des Frères hospitaliers de Lyon à l'occasion de la mort de Lactance arrivée peu après celle de sa femme (26 déc. 1862). APQ, P-B: 615. Voir aussi la lettre à Mme Langevin. APQ, P-B: 614.

⁵ Papineau à sa femme (20 décembre 1820). RAPQ, (53-55), 191s.

⁶ Papineau à sa femme (7 janvier 1821). *Ibid.*, 195s.

⁷ A ce sujet, nous disposons des notes prises par son père sur les différents caractères. QPA, P-B: I. "pour se conduire avec un chacun selon ses moeurs et suivant ce qui lui agrée, il faut avant toutes choses setudier à connoître leurs differens caracteres. la principale distinction sen peut faire par les ages, par les qualités; et surtout par le fond du temperament qui est le principe de ses inclinations; car l'age et la qualité ne font que modifié le temperament en l'afœblissant ou le fortifiant. en general le temperament se connoit par les inclinations qui se decouvrent elles-mêmes par les actions. ce qui est dit ici n'est pas pour apprendre à connoître les temperaments, mais seulement pour en faire les distinctions; afin que lorsqu'on les aura consus on en puisse tirer avantage, et qu'on cache a quoi chaque temperament porte un homme — il y a quatre temperaments principaux. Ceux dont l'humeur dominante est 1 — humide et chaude sont appelés *sanguins*. 2 — les froids et secs sont les *Mélancholiques*. 3 — les chauds et secs sont dits *bilioux et coleres*. 4 — les froids et humides sont les *putiteux*."

perpétuelle, et croit toujours qu'on le veut tromper. il est ingénieux et balin; parle peu, et le plus souvent avec ambiguïté dans la prehension qu'il a de souffrir. il cache avec soin non seulement son propre secret, mais celui des autres; il est obstiné dans son sentiment dont il ne demort qu'avec peine, et sa *dissimulation* est difficile a penetrer parce qu'elle est conduite avec prudence. toute sorte de *raillerie* lui deplait, et il ne se communique pas facilement. *parce que naturellement il aime la retraite et la solitude*: il a peine a souffrir qu'on se familiarise avec lui, et cest ce qui fait quil aime peu et froidement et quil hait fortement, et quelques fois pour de tres mediocres sujets que sa defiance timide lui grossit toujours — il est *avare*; croyant que toutes choses lui manquent; et par cette même *défiance* il n'est pas moins *irréconciliable* avec ceux qu'il a offensés, qu'avec ceux dont il croit avoir reçu quelqu'injure. Il ne se réconcilie dordinaire que pour ménager plus surement sa vengeance et lorsqu'il a le dessus sur un ennemi il le traite impitoyablement." ⁸

Ce portrait du *mélancolique* comportait un certain nombre de traits qui étaient le signe d'un mode particulier d'organisation mentale. L'émotivité s'exprimait d'une façon caractérisée: excitabilité, méfiance, pessimisme et misanthropie. Cette émotivité s'y présentait sous une forme spécialisée: avarice et autres manies. L'inactivité y apparaissait dans la tendance à la mélancolie, le goût de la solitude et du rêve, l'indécision et la timidité. La secondarité s'y révélait par l'attachement aux habitudes, la rumination du passé, par le repli sur soi-même, le sens de la réflexion et de la dignité, le manque d'impulsivité et la rancune. Ainsi analysé par référence aux propriétés constitutives du caractère, ce portrait du mélancolique correspond au *type sentimental* de la caractérologie contemporaine. L'analyse qu'en a faite Le Senne dans son *Traité* ⁹ éclaire alors le jugement porté par Papineau sur sa femme. En effet les caractéristiques essentielles du sentimental s'appliquent bien au cas de Julie Bruneau. Elle apparaît alors comme une hyper-émotive, très inactive, à très longue secondarité et à conscience très étroite.

1. — *Les propriétés constitutives du caractère:*

L'on ne saurait se méprendre en parlant d'hyper-émotivité à propos de la femme de Papineau. Elle s'est révélée excitable à l'ex-

⁸ *Idem.*

⁹ Le Senne. *Traité de caractérologie*, Presses Universitaires de France, 1957, p. 209-291.

trême. Les événements, même les plus inoffensifs, et les êtres étaient pour elle une source d'angoisse, de crainte et de douleur. Cet état d'âme permanent s'est accentué peu de temps après son mariage. La maternité lui est apparue comme une épreuve redoutable. Il est vrai qu'elle dut se préparer à cet événement, souvent en l'absence de son mari, dix fois au cours des quinze premières années de son mariage. Dès 1820, pour ne pas dire plus tôt, la douleur s'installa en permanence chez les Papineau. Dès lors Julie offrit le spectacle d'une mère incapable de faire face aux tâches qu'exigeait le soin de ses deux enfants. En 1822, attendant un troisième enfant, elle se montra déprimée à l'excès. Papineau lui écrivit alors :

"Ta lettre en me donnant le chagrin de te voir toujours dans l'abattement d'esprit, l'ennui, le malaise habituelle dont tu te plains ne me laisse qu'un motif de consolation. L'espoir que j'ai que ta maman est avec toi, qu'elle t'encourage, te console".¹⁰

L'année suivante, Papineau fut obligé de se rendre en Angleterre afin de s'opposer au projet d'Union des Canadas. Elle accepta ce voyage au nom de la résignation chrétienne et du devoir patriotique. Mais bientôt elle éprouva un sentiment de profond désarroi. Au mois de mars, elle écrivait à son mari :

"Dans quelle situation suis-je? j'éprouve tout à la fois un ennui dont rien ne peut me distraire et mille inquiétudes de différentes espèces qui viennent nécessairement assiéger mes idées et font de moi une être assez malheureuse pour que je ne compte plus sur le prétendu bonheur que l'on croit pouvoir goûter dans ce monde car en vérité les peines ne cessent de se succéder les unes aux autres sans interruption; si je puis seulement parvenir au but de souffrir avec patience et sans me plaindre; et par là mériter quelques choses pour l'autre vie; c'est je crois tout ce que l'on peut attendre de consolation même dans cette vie. Je m'efforce d'y travailler, je ne me plains à personne je souffre en silence".¹¹

Ce texte est capital pour comprendre le caractère de la femme de Papineau. Après le départ de son mari, aucun événement particulier n'était venu troubler le rythme de la vie quotidienne. Les enfants étaient en bonne santé "même si Amédée ne laiss[ait] pas d'être toujours méchant" et tout le clan familial se portait bien. Pourtant elle éprouva

¹⁰ Pap. à sa femme (13 janvier 1822). RAPQ, (53-55), 202s.

¹¹ Lettre à son mari (21 mars 1823). APQ, P-B: 643.

un fort sentiment d'abandon et de crainte. Quoique les "vents [aient] été favorables", elle était hantée par la peur d'un naufrage. Sous l'effet de ce danger sans cesse grossi par son imagination, l'émotion envahissait et perturbait totalement le champ de sa conscience. Le sentiment douloureux de son impuissance à réagir contribuait à augmenter son inquiétude et se résolvait dans une impression d'ennui qui imbibait tout son être. C'est pourquoi elle ajoutait dans sa lettre: "Je sens bien qu'en écrivant souvent je n'aurais toujours que les mêmes lamentations et rien d'amusant à te mander je ne pourrais que te fatiguer et t'ennuyer en ne t'entretenant que de mes soucis".¹² Le retour de Papineau occasionna une détente temporaire chez sa femme; mais il n'apporta aucune solution réelle à ses problèmes émotifs. Une maladie de ses enfants marqua un renouveau d'instabilité. Le 15 janvier 1825, Papineau lui écrivait:

"Tu as l'ennui de demeurer seule, de la fatigue à l'excès et de l'inquiétude à raison de l'indisposition de nos chers enfants pour qui tu vis plutôt que pour toi-même. Comme je plains tes peines et regrette de ne point partager tes soins".¹³

A partir de 1826, sa vulnérabilité ne cessa de s'accroître sous l'effet des tensions occasionnées par les rivalités politiques, de maternités répétées et de l'isolement dans lequel elle vivait. Le climat d'instabilité qui entourait sa vie ne pouvait qu'aggraver les tendances négatives de son caractère. Papineau songea, dès lors, à exiler sa famille à Québec.¹⁴ Il pensa aussi abandonner la vie politique. Mais il n'en fit rien. Il réalisa aussi, qu'en l'absence de problèmes réels, sa femme avait tendance à se forger des malheurs imaginaires. En 1826, il lui écrivait:

"Je te reproches quelque fois le penchant que tu as à regarder les événemens plutôt sous le point de vue le plus lugubre que sous le plus juste, s'il faut mal viser, l'erreur de ceux qui espèrent toujours, qui prévoient plus de bien qu'il n'en arrive est plus sage que ne l'est l'erreur de ceux qui craignent trop, qui s'effrayent de plus de maux qu'il n'en arrivera. Une disposition habituelle à la mélancolie est la plus funeste disposition que la Providence puisse mettre dans notre tempéramment; quand on l'a, la raison commande de chercher les compagnies, les occasions honnêtes de la combattre. Je m'entends un peu sur ces réflexions parce que vrai-

¹² *Idem.*

¹³ Pap. à sa femme (15 janv. 1825). RAPQ, (53-55), 214.

¹⁴ *Papineau et la Rivalité Québec-Montréal (1820-1840)*. A paraître dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*.

ment j'aimerais que deux des personnes qui me sont les plus chères au Monde Ma bonne Julie, mon bon Papa espérassent un peu mieux de l'avenir qu'ils ne le font. Il est vrai que ce n'est que la politique qui attriste trop mon cher père. Il y a quelque momens où il est content où sa gaieté, quand il est entouré de ses amis le rend tout heureux, mais toi, ma pauvre amie, tu n'as pas assez souvent de ces instans".¹⁵

Aucun événement ne semble confirmer davantage les indices d'hyper-émotivité chez Julie Bruneau que la mort d'Aurélié arrivée le 26 février 1830. Objectivement, cette épreuve était douloureuse. Mais la femme de Papineau en reçut un choc dont elle eut peine à se relever. Déjà affectée par sa grossesse, elle devint plus malade dès les premiers jours de la maladie de sa fille. Le décès d'Aurélié la plongea dans un état de complète impuissance. Le 27 février, Papineau lui écrivait: "ton mari et tes enfants te supplie de t'élever audessus de toi-même, quand nous sommes soumis à une plus cruelle épreuve qu'aucune que nous ayons éprouvée"¹⁶. Le 2 mars, il manifesta une inquiétude accrue. Il parla à sa femme de résignation chrétienne et il recommanda à sa belle-mère de s'occuper de sa femme. Le lendemain, il écrivait de nouveau:

"Comment es-tu portante ma chère Julie? As tu reposé la nuit dernière — Ton sommeil a-t-il toujours été agité? Pourquoi ne vois-tu en songe que des objets lugubres. Des anges doivent aussi te sourire. Est-ce que tu manquerais de les croire quand ils te promettent qu'ils prieront pour toi — pour moi; pour ceux qu'ils ont laissé et confié à nos soins".¹⁷

Le 6 mars, Papineau pouvait constater, non sans l'appréhension de nouvelles réactions dépressives, que sa femme commençait à "s'arrach[r] à [s]es douleurs".¹⁸ Cette reprise volontaire fut de courte durée. Le retour sur les émotions qu'elle avait éprouvées en fit naître de nouvelles plus violentes. Le 18 mars, Papineau lui exprima son inquiétude:

"Rien ne pourrait être une plus grande consolation ma bonne amie que de recevoir tes lettres, si je te voyais un peu plus forte. La profonde douleur qu'elles respirent m'effraie quelquefois pour ta santé. Tu es encore dans le même état où je me suis trouvé dans

¹⁵ Pap. à sa femme (9 fév. 1826). RAPQ, (53-55), 233.

¹⁶ Pap. à sa femme (27 févr. 1830). RAPQ, (53-55), 284.

¹⁷ Pap. à sa femme (3 mars 1830). *Ibid.*, 287.

¹⁸ Pap. à sa femme (6 mars 1830). *Ibid.*, 289.

le premier moment où une perte si déplorable est venue me terrasser pendant plusieurs jours, chaque lettre qui m'arrivait m'effrayait autant qu'elle m'était nécessaire. A la vue d'un malheur aussi grand, aussi imprévu, que celui que nous avons éprouvé, aucun autre ne m'aurait surpris je voyais un coup si épouvantable, d'une Providence toute puissance, que je me livrais beaucoup plus à la crainte que je te cachais qu'à l'espérance que je te montrais. Tu es trop sous la domination de ce premier sentiment; rassure-toi ma bonne amie, espérons dans la bonté et une protection toujours plus grandes que nous ne méritons; qui, si elle nous donne la résignation dont nous avons si grand besoin, voudra bien cicatriser et guérir une plaie si douloureuse. Néanmoins en nous tenant séparés pour un tems, elle laisse plus longtems la plaie ouverte et saignante. Tu es sans cesse environnée de tout ce qui renouvelle à chaque minute le sentiment de ta peine, mais fixe tes regards, tes soins, tes affections le plus que tu pourras sur tes enfans, sur moi, sur tout ce qui t'intéresse et raffermira ton courage et ta santé. Je t'en prie et supplie n'écoute pas de noirs pressentimens ils peuvent faire naître d'affreuses réalités, en ce sens qu'il n'y a pas de passion plus destructive de la santé que la peur. écarte là donc. Je suis honteusement mais inévitablement distrait d'un aussi grand sujet d'affliction que celui qui semblerait devoir m'occuper toujours. Un travail opiniâtre et sans interruption absorbe autant que possible toutes mes facultés, parce qu'il est lié, je l'espère, au bonheur de mon pays." ¹⁹

Après 1830, la femme de Papineau continua à mener une existence malheureuse. Sa correspondance, éclairée par les lettres de son mari, reproduit les phases de plus ou moins grande tension émotive qu'elle éprouva. Sa dernière maternité date de 1934. Mais, dès cette époque, elle commença à se tracasser au sujet de l'avenir de ses enfans qui lui semblait rempli de dangers moraux et physiques. Cette attitude contribuera à gâter ses rares moments de détente. La situation politique dans laquelle se débattait son mari faisait aussi naître en elle de sombres perspectives. En 1836, un événement inattendu vint à nouveau l'ébranler. Il s'agissait de la mort de l'enfant unique de Louis Viger, un cousin de son mari. Comment, à cette occasion, ne pas se rappeler l'épreuve de 1830? Tout se passa alors comme si les Papineau devaient à nouveau surmonter ce malheur. Papineau écrivait alors à sa femme :

¹⁹ Pap. à sa femme (18 mars 1830). *Ibid.*, 297.



“Nous n'aurions peut-être pas la force d'en supporter autant. Que Dieu détourne d'aussi redoutables épreuves. Ta sensibilité te tuerais, la mienne me rendrait fou ou désespéré et misanthrope insupportable. C'est ton assiduité auprès d'elle qui m'aura privé d'une lettre de toi que j'aurais aimé à recevoir aujourd'hui. Nous avons éprouvé les mêmes pertes. Je me reprends, ce serait être injuste et ingrat envers la Providence. Dans quelle belle vieillesse la Providence nous conserve mon père et ta mère. Et quand elle a retiré vers elle quelques-uns de nos enfans, elle nous laisse entourés de plusieurs autres que nous chérissons si tendrement. Oui, les pertes de famille sont les peines les plus sensible de la vie. Il faut pourtant les souffrir avec courage comme tout ce qui est inévitable. Il me semble qu'il t'échappe un cri d'effroi chaque fois que tu penses à la mort, la terrible mort, dis-tu. Il ne faut pas l'envisager comme si terrible et menaçante, parce que l'on serait moins propre à remplir chaque jour avec courage ses devoirs publics et domestiques. Elle deviendrait une pensée tellement habituelle et dominant toutes les autres, que l'on n'aurait pas la force d'envisager avec calme quelle est la large portion de notre vie que nous devons donner à réfléchir sur ce qui est convenable et décent de faire dans l'intérêt de son pays, de sa famille et de soi-même”.²⁰

Julie se ressaisit beaucoup plus rapidement que Papineau. Cela s'explique par la nature de son émotivité. Elle était extrêmement vulnérable à tout ce qui concernait le noyau familial : son mari et ses enfans. Tel n'était pas le cas de Papineau pour qui la famille avait une extension beaucoup plus large. Elle éprouva sur le coup une forte émotion. Mais rapidement elle se réajusta. L'arrivée de ses deux fils du collège lui procura même une certaine gaieté. Le 9 janvier elle écrivait à son mari :

“j'ai eu bien du plaisir à les voir tous réunis mais nous disions ensemble quel plaisir nous aurions si Papa n'était pas absent cela diminue beaucoup notre fête c'est ainsi dans tous les événemens de la vie il faut s'habituer à faire des sacrifices nous sommes appelés à en faire tous les jours de notre pénible existence”.²¹

Cette femme douloureuse qui résistait difficilement à la moindre perturbation dans son univers émotif — “tout t'inquiète, tout t'at-

²⁰ Pap. à sa femme (6 janvier 1836). *Ibid.*, 379.

²¹ *Idem.*

triste";²² lui disait son mari — avait des propensions très fortes à la mélancolie, à la solitude et à la tristesse. Sa condamnation perpétuelle du monde et de la condition humaine était le résultat de son incapacité à affronter la société. Malgré les recommandations de son mari, elle est demeurée coupée de toutes relations sociales suivies. Ses amitiés nous paraissent avoir été rares et peu profondes. Elle a vécu en dehors de tout ce qui était étranger à son univers : sa maison et sa famille. Comme le dit Le Senne, "l'attention à soi empêche l'attention à la vie".²³ Préoccupée avant tout de ses malaises et de ses faiblesses personnelles, elle ne semble pas avoir connu de véritables joies. Son pessimisme trouva occasion de s'exprimer au moment de la rébellion. La lettre qu'elle écrivait à Papineau le 1er mai 1838 révèle son état émotif pendant cette période troublée.

"les dangers et soustrait de tomber aux pouvoirs de nos tyrans et nos bourreaux, je n'aurais pu supporter un tel excès de malheur j'aurois infailliblement succombée, je ne pouvois que gémir et verser des larmes; le sommeil avait fui loin de moi le peu de nourriture que je prenois je ne pouvois la digérer j'étois d'une grande faiblesse; Je voyois ma Mère accablée de douleur dévorée d'inquiétude qu'elle feignoit de me dissimuler en vain elle changeoit et maigrissoit à vue d'oeil le curé qui étoit encore plus affecté et plus craintif et plus foible à la fin il a succombée et il a été bien malade".²⁴

Elle se rendit ensuite rejoindre son mari aux Etats-Unis. Elle y trouva un calme temporaire, en raison de l'accueil chaleureux qui lui fut ménagé par les amis américains de Papineau. A cette époque, elle s'intéressa davantage aux projets des réfugiés politiques qui se maintenaient en contact avec son mari. Mais de nouvelles émotions l'attendaient. Les principaux réfugiés avaient décidé de déléguer Papineau en France afin d'émouvoir l'opinion publique française en faveur du Canada. En réalité, il s'agissait d'une conjuration pour se débarrasser de Papineau. L'abbé Chartier intervint auprès de Julie pour lui demander

²² "te réprends de la faiblesse et du découragement trop grands que tu y montres. Tout t'inquiète, tout t'attriste. Ce n'est que dans les momens de mauvaise humeur et de difficultés réelles, que la plainte m'échappe. Chez toi elle deviendrait habituelle, si tu ne t'appliques pas à voir les événements de la vie sous un jour moins sombre. Il faut se faire des illusions peut être, mais se représenter l'avenir comme plus favorable que tu ne le vois sans quoi l'on tomberoit dans une habitude de mélancolie, aussi nuisible à la santé de l'esprit qu'à celle du corps".

²³ Le Senne, *op. cit.*, 238.

²⁴ Lettre à Pap. (1er mai 1838), APQ, P-B: 663.

d'influer sur la décision de son mari. Celle-ci se prêta à cette manoeuvre, dont elle ignorait les dessous, croyant ainsi travailler à l'émancipation des Canadiens français. Après le départ de Papineau, elle écrivit à Amédée :

"voilà des démarches de prises auront elles des résultats heureux résultats pour avancer la cause de notre malheureux pays on n'en sait rien mais il faut l'espérer pour nous aider à supporter tous les sacrifices que nous sommes obligés de faire chaque jour; tu peux croire mon cher fils que cela en est un grand pour moi, que celui-là, j'ai fait la femme forte pour ne pas le décourager et s'il n'en avait pas été ainsi, il n'aurait pas consenti; mais maintenant je vais m'en ressentir fortement, je me rappellerai souvent ce qu'il m'a dit tu veux donc que j'y aille tu m'envoie malgré moi, je cours risque de faire confisquer mes propriétés, etc, si par malheur il lui arrivait accident, tu peux croire quels reproches je me ferois, je serois incapable de les soutenir".²⁵

Sa lettre à son mari est encore plus significative des sentiments qui l'agitèrent à ce moment.

"Je m'étais armé de tout mon courage pour ne pas te faire remarquer combien il m'en coutoit de sacrifices pour t'aider à te décider à faire ce voyage; que l'on a tous trouvé indispensable dans les malheureuses circonstances où se trouve notre pauvre Pays; je savais qu'après ton départ mes forces m'abandonnerait et que je serois en proie à la douleur et à l'ennuie . . . [mort de leur ami

Porter:] mais c'était un trop grand choc pour ma sensibilité et les milles idées qui se sont emparées de mon imagination que c'était un commencement de malheur, où je ne pouvois prévoir autres choses que de noirs pressentimens! ces terribles paroles que tu avais prononcées (tu veux donc m'envoyer absolument) et qui m'avaient affligées alors retentirent à mes oreilles, mais avec bien plus de forces et de terreur qu'alors je ne pouvois plus me maîtriser . . . tous ces naufrages qui sont survenus encore, ce semble tout exprès pour ajouter à mes tourmens il est rare qu'il y en ait; et autant à la fois c'est une désolation et il m'a été impossible de n'être pas encore plus allarmée en attendans ces récits j'en étois effrayée à un point qui m'a rendue plus malade".²⁶

²⁵ Lettre à Amédée (6 février 1839). APQ, P-B: 673.

²⁶ Lettre à son mari (4 mars 1839). APQ, P-B: 676.

Le sentiment du devoir patriotique et l'ambition qu'elle nourrissait au profit de son mari l'avaient amenée à favoriser ce voyage. C'est pourquoi elle avait pu se résigner à demeurer seule aux Etats-Unis avec quelques-uns de ses enfants. Mais, après le départ de Papineau, elle resta complètement désespérée et écrasée par le vide qui s'était fait autour d'elle. L'ennui, l'inquiétude, la peur de la mort et la fausse culpabilité sont les sentiments qu'elle éprouva à cette occasion. "Voilà t-il assez de malheurs! écrivait-elle à son mari, et de maladie pour me faire des réflexions et prendre la ferme résolution si Dieu nous favorise du bonheur de nous réunir encore une fois dans ce monde de tourmens en tous genres, le ferme propos (dis-je) de ne plus consentir à nous séparer, je l'ai écrit de ma main, mais je l'ai bien plus gravé en caractère ineffaçables dans ma volonté que je ne l'oublierai plus si l'occasion s'en présente".²⁷ Elle se maintint dans cet état jusqu'au moment où Papineau décida de la faire venir à Paris. Elle fut profondément déçue par la société parisienne et la conception de la vie qui y régnait. Le 15 novembre 1839, elle écrivait à Amédée, alors étudiant aux Etats-Unis:

"Tu vois par la lettre de ton père que nous sommes tristes et inquiets, mais c'est encore une épreuve de plus qu'il faut supporter, je m'ennuie et voudrais bien n'avoir jamais laissé l'Amérique par rapport aux dépenses et puis la douleur de nous savoir aussi loin du pays et de toi, enfin il faut encore espérer et toi mon cher Ami suis bien le conseil de ton père sois donc persuadée que tu es bien et que nous savons par expérience que plus on forme de projets et plus on change d'endroit plus l'on s'ennuie et plus on empire sa situation, ici on ne peut jouir de quelques choses qu'avec de l'argent, de ceux qui n'en ont pas sont privés et pis qu'en Amérique".²⁸

Elle ne parvint pas à s'adapter aux conditions de vie qui existaient en France. Les difficultés financières, l'absence d'Amédée qui était demeuré aux Etats-Unis et l'éloignement dans lequel elle se trouvait de sa mère lui firent regretter davantage son voyage. Réalisant l'inutilité de la mission de Papineau, elle ne cessa de hâter le retour aux Etats-Unis. Une lettre de Papineau à Amédée, qui avait été longtemps sans donner de nouvelles, est significative de l'état de sa femme.

²⁷ *Idem.*

²⁸ Lettre à Amédée (15 nov. 1839). APQ, P-B: 249.

"il ne faut pas ainsi dans l'éloignement et la séparation supposer des malheurs qui ne sont peut-être pas arrivés; on ne vivrait pas. Il y a assez de mérite à supporter les maux réels, on succomberait si l'on donnait créance à la réalité de tous ceux qui sont possibles. Voilà tous les plaidoyers que tu m'obliges de faire à ta maman chagrinée quand tes lettres ne viennent pas. En tout raisonnables qu'ils sont, l'on ne s'y attache que comme un pis aller; la raison est toujours faible contre le sentiment; le mieux aurait été une lettre . . ." ²⁹

En 1843, Papineau, réalisant l'instabilité émotive de sa femme, accepta malgré lui son retour au Canada. Grâce au climat de chaleureuse intimité qui accompagnait sa reprise de contact avec le clan familial, Julie Bruneau retrouva alors une certaine gaieté et sa santé s'améliora considérablement malgré un climat rigoureux. Mais cette heureuse période dura peu de temps. Inquiète au sujet de l'avenir de son fils, Gustave, et désireuse de voir son mari revenir au Canada et à la politique, elle retomba dans une attitude de profond pessimisme. Sa lettre du mois de décembre 1843 indique son état d'esprit :

"celle-ci te parviendras au tems, où l'on est habitué à se faire des souhaits pour une meilleure année; que celle qui vient de s'écouler; et puis c'est ainsi que s'écoule notre misérable existence sur cette terre; toujours en espérance d'un meilleur avenir, et toujours d'êçe; et puis l'expérience ne nous corrige pas". ³⁰

Déçue par le refus de Papineau qui craignait s'il revenait de se voir engagé de nouveau dans la vie publique, elle écrivait à Lactance pour lui demander d'exercer des pressions afin de hâter le retour de son père. Elle terminait sa lettre en disant :

"ton père devrait bien revenir avec lui, mais je n'ose m'en flatter; je suis destiné à être déçu dans toutes mes espérances même les plus légitimes je ne sais jusqu'à quand et à quel point je pourrai les supporter. Il n'y a que la Providence qui le sait et qui en décideras . . ." ³¹

Papineau répondit à cette lettre :

²⁹ Pap. à Amédée (1er juin 1842). APQ, P-B: 247.

³⁰ Lettre à Papineau (décembre 1843). APQ, P-B: 694.

³¹ Lettre à Lactance (10 avril 1844). *Ibid.*, 695.

“Notre séparation est douloureuse sans doute et très douloureuse. Elle l'est beaucoup plus pour moi en exil, que pour toi au sein du Pays, avec tes enfans, nos parents, amis et compatriotes, aux lieux où tu as voulu te rendre, quand je suis à ceux où je me suis forcément réfugié. Le ton de ta lettre est donc décourageant et décourageant avec un peu d'excès. Tu ne sais pas supporter avec assez de force philosophique ou de résignation religieuse (tu aimes mieux celle-ci et moi celle-là) des maux inévitables ou avec moi ni sans moi”.³²

Peu de temps après, elle fut considérablement affectée par une maladie arrivée à Gustave. Elle fit alors une véritable dépression. Les problèmes financiers, l'avenir des enfans et l'obstination de son mari à rester en Europe augmentèrent ses impressions “d'ennuie et de dégoût”. Papineau chercha à ranimer son courage en insistant sur les événements heureux qui leur étaient arrivés. Mais elle semblait devenue invulnérable au bonheur. Papineau lui écrivit alors :

“Je serais content malgré la douleur vive que me donne notre séparation en premier lieu, nos embarras de fortune en second lieu, parce qu'il faut savoir supporter avec force ce que l'on ne peut pas s'empêcher, si je ne te voyais pas dans un abattement exagéré, qui mine ta santé et finirait par altérer ton humeur si tu ne luttas pas avec un peu plus d'énergie contre le chagrin. Je t'aiderai bientôt par ma compagnie, mon exemple j'espère, mes conseils, à te faire comprendre que c'est en nous-même et en cherchant les études, les occupations, les amusemens, qui sont à notre portée, soit que nous soyons pauvres ou riches, que nous pouvons trouver la vie telle qu'elle et pour tout le monde, mêlée de bien et de mal et très supportable, si l'on est modéré. Tu regrettes la perte de l'aisance avec trop d'amertume, tu as trop besoin peut-être de l'appui de l'approbation d'étrangers, pour être contente facilement. Quand tu es aimée aussi sincèrement que tu l'es par ta mère, ton mari, tes enfans, de nombreux parens et amis . . . Il y a dans ces circonstances des motifs d'espérer que les autres [enfans] quand viendra pour eux l'âge de voir à leur établissement, en trouveront qui leur rendront la vie un peu plus douce. Mais il ne faut pas prendre l'habitude de se plaindre. Elle nous rend insensibles à ce qui se rencontre d'heureux sur notre passage dans

³² Pap. à sa femme (27 avril 1844). RAPQ, (55-57), 261.

la vie et beaucoup trop sensibles aux maux dont elle est inévitablement semée, pour tout le monde sans exception".³³

Mais l'arrivée de Papineau provoqua chez sa femme de nouvelles angoisses. Depuis sa jeunesse, il avait formé le projet de vivre à la campagne avec sa famille, en compagnie de ses livres et loin des tracasseries de la vie publique. En 1845, il voyait enfin la possibilité de réaliser son rêve. Mais sa femme, qui s'était toujours opposée à cette décision, s'y refusait encore en dépit du prestige qui aurait entouré "la seigneurresse". Elle n'éprouvait que peu d'attrait pour les beautés de la nature. Au contraire l'isolement dans la nature l'irritait. Elle accepta cependant, par devoir, de résider d'une façon intermittente à la Petite-Nation. Mais l'appel de la ville était toujours là. En 1861, Papineau résumait ainsi l'expérience bucolique de sa femme et de ses filles :

"Mais leur caractère s'est aigri, par l'idée qu'elle ne peuvent être bien qu'à la ville, et quand elles y sont elles n'y baillent pas moins qu'ici. Bref c'est dans son coeur que l'on doit trouver le moyen de se caser toujours dans le meilleur des mondes possibles, en jouissant gaiement, de tout ce que l'on peut se procurer d'agréable et demeurant d'une tolérance infinie sur la conduite et les sentiments d'autrui, quand on est capable de ce degré de charité ou dans un aveuglement volontaire parfait, quand on a de la disposition, à ne parler qu'avec aigreur des défauts d'autrui. La nature est ici toujours grande et variée; les fleurs toujours dociles à une culture assidue et la bibliothèque toujours ouverte à qui sait en profiter. L'on serait charmé d'avoir ces jouissances à la ville, mais si lo'n a un tel travers d'esprit que l'on ne les veuille pas regarder parce qu'elles sont à la campagne, l'on vit dans les tourmens, pour mourir dans le dépit et les regrets. La bonne compagnie que nous avons en ce moment, déride les fronts assombris des Dames; mais ça n'embellit que la surface et l'épiderme, sans pénétrer jusqu'au coeur, ni délayer la bile et les ressentimens contre l'endroit, dont il est saturé. Ne pouvant réussir quand elles sont seules, à les faire rire, il faut bien les fuir. Aussi ai-je plus fait la vie en plein air; plus travaillé et fait travailler, que je ne l'avais fait depuis plusieurs années . . ." ³⁴

³³ Pap. à sa femme (20 juin 1845). RAPQ, (55-57), 209.

³⁴ Pap. à Amédée (30 sept. 1861). APQ, P-B: 395. "Julie a trouvé l'endroit et plusieurs points intermédiaires du domaine au delà du moulin bien beaux. Il faut donc qu'ils le soient beaucoup pour qu'elle en convienne un peu..." Le même au même (8 sept. 1846). *Ibid.*, 272.

Ceci nous révèle des incompatibilités sérieuses de caractère entre Papineau et sa femme. Identifiée totalement au destin qu'elle avait rêvé pour sa famille, elle ne pouvait qu'être sérieusement affectée par des projets qui heurtaient résolument ses goûts et les ambitions qu'elle avait formées pour ses enfants. D'ailleurs, à partir de 1846, des événements graves vinrent ajouter à son désarroi. Dès 1846, Lactance commença à souffrir d'une maladie mentale qui exigea, en 1854, son internement dans un asile de Lyon. Un accident arrivé, en 1847, à Gustave fut suivi d'un autre, en 1851, qui entraîna sa mort. Dès 1856, Azélie commença des crises d'hystérie qui se produisirent périodiquement jusqu'à sa mort en 1869. Julie Bruneau ne put que ressentir vivement toutes ces épreuves. En 1847, au moment de la maladie de Gustave, elle écrivait à Papineau: "je suis une mère contrarié en tout et n'en souffre que plus"³⁵. En 1851, elle disait à sa bru, Mary Westcott: "Ah! chère enfant, je vous plains d'être aussi sensible et nerveuse, car je le suis moi à présent, mais je ne l'étais pas autant jeune personne".³⁶ Les dix dernières années de sa vie furent douloureuses. Aigrie, inquiète, tourmentée de scrupules, pessimiste et autoritaire, elle fit son malheur et celui de ceux qui l'entouraient. En 1860, elle écrivit à Papineau:

"de plus j'ai suivie la retraite des Dames de la charité à la Providence; c'est le seul tems de délassemens et de tranquillité que j'ai eu Puisse t'elle avoir pour fruit de me donner de la patience et du courage pour supporter mes épreuves et mes peines qui s'aggravent au lieu de diminuer; à la fin de ma carrière, j'avais assez à supporter en pensant à celle qui les ont devancés, et que je n'oublie; en vieillissant l'on as bien moins de courage et plus de sensibilité; c'est un malheur . . ." ³⁷

Elle mourut en 1862. Après sa mort, Papineau écrivit à Amédée: "Rompre avec la présence des lieux où nous venons d'éprouver une si grande douleur, est-il adoucissement ou redoublement de chagrin. Un voyage éloigné avec quelqu'ami pour parler de ceux que l'on a perdus peut distraire. Mais la séparation des lieux où l'on a vécu avec les personnes aimées, des lieux où on les a vues contentes est une grande amertume. Chers enfants et petits-enfants votre bonne Mère a plus joui de votre présence, de vos caresses

³⁵ Lettre à Pap. (22 mars 1847). APQ, P-B: 713.

³⁶ Lettre à M. Westcott (11 novembre 1851). APQ, P-B: 714.

³⁷ Lettre à Pap. (1860). *Ibid.*, 711.

de votre empressement à l'aimer et la rendre contente, qu'elle l'avait fait en aucun tems. Vous avez rendus ces derniers jours heureux. Je vous en remercie." ³⁸

Cette analyse du comportement de la femme de Papineau nous a permis de dégager certains traits essentiels de son caractère. Sa réaction devant les hommes et les événements était celle du type sentimental. Elle s'est révélée excitable à l'extrême. La moindre atteinte à ses intérêts provoquait en elle des perturbations profondes et durables. Son émotivité était spécialisée, en ce sens que le champ de ses intérêts s'est concentré sur le milieu familial (père, mère et enfants) et sur les questions politiques en tant qu'elles affectaient l'avenir et la stabilité de sa famille. Si Julie Bruneau a eu un vif sentiment de ses faiblesses et de son impuissance à surmonter les événements douloureux, elle possédait en même temps une conception très idéalisée de l'homme, de la famille et de la patrie. C'est pourquoi elle s'est révélée capable de sacrifices et elle a eu conscience de leur avoir immolé sa vie et son bonheur. Ses contradictions intimes, résultat normal d'une émotivité très forte et d'une inactivité également très grande, expliquent son pessimisme, une conscience inquiète et coupable de même que le repli douloureux sur elle-même. Sa propension au rêve et une imagination, souvent porteuse de maux et de dangers imaginaires, provenaient d'un sentiment de faiblesse renforcé par une forte secondarité. C'est dire qu'elle n'était pas excitable au même titre que le nerveux puisque l'impression laissée en elle par les événements tendait à devenir permanente. C'est pourquoi elle fut une spécialiste de la rumination mentale et de l'accusation de soi. Sa tendance la plus forte était la mélancolie, que son mari d'ailleurs n'eut pas de peine à reconnaître. En raison de l'étroitesse du champ de sa conscience, elle a éprouvé à l'égard de la nature un véritable sentiment d'hostilité que Papineau a contribué à renforcer en l'installant à la Petite-Nation. Prédisposée par son caractère à la manie, elle ne manqua pas d'en développer. Ainsi Papineau lui faisait remarquer, dès 1832, ses manies de propreté :

"Ah! la malheureuse passion, qui a fait trop de progrès pour pouvoir être déracinée, et qui me prive souvent d'avoir des lettres, c'est donc frotter ce qui a été frotté, reballayer ce qui a été ballayé, réclaircir ce qui a été éclairci et qui me paraît bien luisant".³⁹

³⁸ Lettre de Pap. à Amédée (7 sept. 1862). *Ibid.*, 401.

³⁹ Pap. à sa femme (21 nov. 1832). RAPQ, (53-55), 323.

Comme il appert par cette étude, Julie Bruneau a développé surtout les tendances négatives de son caractère. Il faut néanmoins dire qu'elle s'est révélée capable, lorsqu'elle n'était pas sollicitée par des émotions trop fortes, d'observations justes, surtout dans le domaine politique, malgré la subjectivité dont elles étaient entourées. Mais il demeure que la souffrance lui est apparue comme une valeur en soi. Les valeurs, qu'elle considérait comme supérieures : la famille, la patrie et la religion, ont été insuffisantes pour lui donner un goût positif à la vie. Comment expliquer le destin tragique de cette femme qui, pour

une large part, a contribué elle-même à forger son malheur ? Quelle a été la part de son éducation première, des contraintes sociales et des circonstances dans l'orientation de sa vie ?

2. *Vulnérabilité physique* :—

Si on s'en tient à la multiplicité de ses malaises et de ses maladies, on devrait diagnostiquer, à propos de Julie Bruneau, une constitution extrêmement fragile et malade. En effet, de 1820 à 1862, nous la trouvons presque constamment aux prises avec des troubles gastriques et intestinaux, avec des maux de gorge et de tête répétés. On serait alors tenté d'attribuer ses problèmes émotifs uniquement à la faiblesse de sa constitution physique. Mais, comme le dit Le Senne, "le sentimental est peut-être le caractère pour lequel le corps pèse de son poids le plus lourd sur la sensibilité".⁴⁰ En dépit de ses fréquentes indispositions, la femme de Papineau mourut à l'âge de 66 ans sans avoir été affectée, selon toute apparence, par aucune maladie grave. Son mari ne s'est jamais inquiété outre mesure de ses troubles somatiques. A ce point de vue, son témoignage mérite d'être considéré. Il a toujours attribué la fragilité de sa femme à son état psychique. C'est pourquoi il n'a cessé de la mettre en garde contre l'influence désastreuse de la peur, de la mélancolie, de la solitude et de l'inquiétude sur sa santé. Plusieurs médecins ont exprimé différemment les mêmes réticences sur le cas de la femme de Papineau. Nous avons là des raisons de suspecter une explication purement physiologique de la vulnérabilité physique de Julie Bruneau.

Nous savons peu de choses concernant l'état de sa santé avant son mariage. Il est certain toutefois que, si la mère de Papineau avait

⁴⁰ Le Senne, *Op. cit.*, p. 220.

été mise au courant de l'état maladif de sa future bru, elle aurait posé des objections à ce mariage, même si Papineau avait alors 32 ans. Il ne semble pas qu'une telle opposition ait été enregistrée. Pourtant les deux familles entretenaient des relations depuis une dizaine d'années. A notre avis, la santé de la femme de Papineau commença à se détériorer peu après son mariage. L'absence de documents nous empêche de voir clair dans cette question. Mais, au moment de la mort de Pierre Bruneau, père de sa femme, en avril 1820, Papineau parle de sa "chère Julie dont la sensibilité est excessive"⁴¹ et il se montre inquiet sur les conséquences de cet événement sur la santé de sa femme. Le ton de la lettre laisse supposer que Papineau avait déjà pris conscience de la situation de sa femme. En général les maternités paraissent avoir placé Julie dans un état voisin de la dépression physique et morale. Il s'agit là d'une observation valable pour l'ensemble de la période 1818 à 1834. La correspondance de Papineau en fait foi. En 1831, Joseph Papineau écrivait :

"La femme de Papineau Julie est bien mal entrain ces jours ci, elle approches de son terme, elle a eu le Rhume, a été saigné deux fois et est foible, trainante, chétive, on espere qu'une fois débarrassée elle ira mieux; madame Bruneau sa mere et sa soeure sont en ville avec elle, les soins ne lui manquent pas".⁴²

Cette lettre traduit assez bien ses attitudes extérieures pendant ses périodes de grossesse.⁴³ Elle indique aussi, comme le font les lettres de son mari, sa grande sensibilité aux variations météorologiques. Elle fut fréquemment incommodée de maux de gorge, particulièrement pendant les moments de grande tension émotive. Il en est de même de ses troubles gastro-intestinaux.

En 1830, la mort d'Aurélié fut pour Julie une pénible expérience. Déjà affectée par sa grossesse et les malaises de ses autres enfants, la maladie de sa fille lui occasionna une très grande faiblesse. Dès

⁴¹ Pap. à son père (15 avril 1820). APQ, P-B: 128.

⁴² J. Pap. à Benjamin (26 décembre 1831). RAPQ, (51-53), 270.

⁴³ "Julie a été fréquemment incommodée pendant toute sa grossesse dernière-ment elle a eu ces mauvais Rhumes épidémiques dont tout le monde a été atteint. Mais qui sont bien plus fatiguans quand ils secouent un belly bien plein. Elle est maigre. Sa maman n'est pas venu de l'hiver et ne viendra à présent qu'après son jardin semé. Quel est le jour de la maladie. Une femme bien réglée le saurait une femme déréglée ne le peu pas toujours dire. La fin de mai dit-on, mais que ce soit un mois plus tôt un mois, plus tard un pauvre mari le doit toujours trouver bon et n'a rien à redire . . ." Pap. à sa mère (12 avril 1820). APQ, P-B: 131.

lors elle se montra incapable du moindre effort. Le décès d'Aurélie ne fit qu'augmenter son impuissance. Le 27 février, Papineau lui recommande de se placer "sous le contrôle et la direction absolue" de sa mère. Le climat de tristesse qui accompagnait ce deuil servit à accentuer son accablement. Mais sa mère tomba malade à son tour. Elle fut alors obligée de se ressaisir. Le 9 mars, Papineau lui écrivait :

"J'espère que tu es mieux portante, en état de rendre à ta chère maman, quelques uns des soins qu'elle t'a donnés. Elle est malade, comme toi, de peine autant que de fatigue . . ."⁴⁴

Le 11 mars, il lui écrivait de nouveau :

"Je reçois aujourd'hui la lettre de Théophile qui me dit ce dont je me doutais bien que l'effort que tu as fait pour m'écrire t'a fatigué et un peu indisposé. Tu ne pouvais pas en effet m'écrire sans m'entretenir du sujet de notre profonde douleur et tu le fais avec une sensibilité si vive et si touchante qu'il était impossible que tu n'en fusse émue au point d'être incommodée. Tu m'as fait verser des pleurs mais tu me donnes bien de la consolation par la preuve de tes efforts à te surmonter . . ."⁴⁵

La reprise des occupations quotidiennes ne se fit que lentement et elle fut sujette à de nouvelles phases de malaises accompagnant alors un retour sur le malheur qu'elle venait d'éprouver.

Elle continua, après 1830, à mener une existence empreinte de tristesse et coupée de maladies peu graves mais fréquentes. En 1833, elle écrivait à son mari :

"Je suis bien triste de n'avoir pas eu de lettre cette Semaine. Je voulais t'écrire jeudi mais je n'ai pu le faire. J'étais mieux depuis quelques jours mais mercredi dans la nuit je me suis trouvée bien malade et l'ai été jeudi tout le jour. Made Viger me fit demander si j'avais quelques choses à faire dire à Québec. Je lui ait fait dire que j'avais un peu mal à la tête pour ne pas t'inquiéter et je me trouve un peu mieux depuis hier. le docteur m'ordonne de sortir je suis allé au collège je me trouve fatigué et ne peut t'écrire que

⁴⁴ Pap. à sa femme (9 mars 1830). RAPQ, (53-55), 291.

⁴⁵ Pap. à sa femme (11 mars 1830). *Ibid.*, 293.

quelques lignes c'est toujours dans la tête que se porte mon mal je vois tout trouble aussitôt que j'ai des accès. Les enfants vont tout doucement . . ." ⁴⁶

Mais la réaction de Julie Bruneau durant le mouvement révolutionnaire apporte des indices nouveaux concernant les rapports entre ses troubles organiques et ses problèmes émotifs. L'engagement de son mari dans la rébellion fut pour elle une source d'angoisse et de dépression physique. Le 1er mai 1838, elle écrivait à Papineau.

"[parle de l'arrestation de W. Nelson au début de décembre 1837:] il est impossible de décrire ce que j'éprouvai alors pour le sort de cette famille infortunée qui méritait à juste titre toute notre estime et compassion et la crainte que le même sort nous fut réservée un froid mortel me saisit je retombai plus malade et continuai à l'être jusqu'au tems où l'on pouvoit croire que tu étois sauf. Ah! que de grâces nous avons à rendre à la providence puisqu'il nous a accordés la plus grande celle de nous avoir conservé ta précieuse existence et ensuite celle de ce cher enfant qui a partagée les périls les autres sacrifices sont faciles comparés à ceux là aussi je les faits avec résignation à la volonté de Dieu . . ." ⁴⁷

Cette lettre permet de poser l'hypothèse du caractère intentionnel de sa maladie. Incapable de faire face à un événement douloureux ou, encore, suggestif d'un malheur possible, elle se serait réfugiée dans la maladie. Il semblerait y avoir derrière cette attitude un fort sentiment de culpabilité. Se reprochait-elle d'avoir entraîné son mari dans l'insurrection? S'agissait-il d'une culpabilité dont les motifs étaient inconscients? Quoi qu'il en soit la maladie apparaît à ce moment comme une réponse à une situation angoissante.⁴⁸ Nous serions donc en présence d'une attitude assez caractérisée d'auto-punition. Lors du départ de Papineau pour la France, Julie adopta la même conduite. Le 1er mars elle écrivait à Rosalie Dessaulles:

"mais aussi ce m'a été un grand effort pour pouvoir faire encore ce nouveau sacrifice. Après tant d'autres Notre séparation a été cruelle et surtout j'étais obligé de lui cacher ce qu'il m'en couloit,

⁴⁶ Lettre à son mari (16 mars 1833). APQ, P-B: 649.

⁴⁷ Lettre à Pap. (1er mai 1838). APQ, P-B: 663.

⁴⁸ Voir Yvon Belaval, *Les conduites d'échec*, (Paris, 1953), 282 pp.; Paul Diel, *La Peur et l'Angoisse: phénomène central de la vie et de son évolution*, (Paris, 1956), 276 pp.

car [s']il m'eut vu désolée, il ne serait pas parti, et pour surcroit d'affliction après celle-là, je ne pouvais en avoir une plus grande que de perdre Notre cher aimable excellent ami . . . Jugez de la douleur de son épouse et de la notre, je ne puis vous exprimer ce que j'ai ressenti et puis après deux ou trois jours de désolation il m'a fallu succomber. J'ai été bien malade et ne suis que convalescente, et ne pourrai me rétablir que quand j'aurai des nouvelles que mon ami sera arrivé sain et sauf au Hâvre, l'inquiétude me tue et la petite Azélie a été encore malade ces jours ci . . .⁴⁹

Désolée par le départ de son mari, consciente en même temps d'avoir rempli un devoir patriotique mais éprouvant cependant une forte culpabilité — n'avait-elle pas influé sur sa décision? — elle se trouvera bientôt dans un état d'angoisse insurmontable. Comment se délivrer de cette angoisse si ce n'est pas la maladie? Mais au moment où commençaient ses troubles somatiques survint la mort subite de leur ami Porter qui lui avait accordé l'hospitalisation pendant tout le séjour de Papineau en France et qui s'était comporté à son égard comme un père. Tout se passa alors comme si elle devait à nouveau revivre l'expérience angoissante du départ de son mari et, même, envisager la réalité de sa mort. Elle sombra dès lors dans une longue maladie dont elle ne se releva que difficilement. Sa lettre du 4 mars adressée à Papineau est significative d'une conduite d'échec caractérisée par l'auto punition. Les membres de la famille Porter furent même obligés de la soigner.

“joint à la douleur de Mde Porter de Fanny que je ne pouvais consoler; j'étais aussi désolée et bien plus faible qu'elles, j'étais si attachée à lui, je le voyais dévouée à ta personne et à tes intérêts au delà de ce qu'on peut attendre de ses plus proches parents mêmes; je me représentais ce redoublement de soins et d'attentions le jour de ton départ. Oui! tu peux dire avec vérité qu'il t'as voués les derniers instants de son existence, et quand je me rappelais que tu m'avais confiés à ses bons soins et que si tu n'avais pas eu ce bon ami, tu n'aurais pu te décider à me laisser ici sans protecteur, j'aurais fait un exprès pour te ramener mais je savais que c'était en vain que tu serais embarqué, ainsi il m'a fallu faire de nécessité vertu; j'ai eu un grand mal de gorge j'avais pris froid la nuit fatale qui a précédée son décès j'ai été quinze jours sans sommeil sans prendre de nourriture (faut dire) en sorte que je suis

⁴⁹ Lettre à Rosalie Papineau-Dessaulles (1er mars 1839), APQ, P-B: 675.

devenue très foible, et pour comble de malheur; la petite Azélie est tombé malade . . . J'ai été très inquiète et je n'avais pas la force de la soigner, heureusement qu'elle se laissait soigner et veiller par les Dames de la maison qui se sont montrées vraiment de vraies amies, depuis ces malheurs elles ne m'ont pas abandonnées même la nuit il y en eu toujours eu une à veiller dans notre chambre, avec Mary la fille de chambre qui couche toujours dans ma chambre je ne puis rester seule je suis trop foible et trop nerveuse, jamais de ma vie je ne me suis apperçue combien j'ai le le système nerveux affectée cela me chagrine beaucoup".⁵⁰

A certains moments de sa vie, Julie Bruneau a été totalement écrasée sous les tendances négatives de son caractère. Mal adaptée à la réalité et à la vie, elle a été sujette d'une façon plus ou moins grave selon les circonstances aux troubles psycho-somatiques. Dans son livre sur la *Peur et l'Angoisse*, Paul Diel analyse le mécanisme psychique sur lequel reposent ces conduites inauthentiques. "Au lieu de libérer le sujet de son angoisse coupable, écrit-il, le refoulement en profondeur prépare la transformation négative la plus angoissante que le désir puisse subir sur le chemin de la fuite éperdue devant les difficultés de la vie. Déjà au niveau de la nervosité, le sujet — dans la mesure où il se sent coupable — est devenu en partie son propre adversaire. Par le refoulement en profondeur de l'adversité coupable — vaine tentative d'auto-réconciliation et d'auto-excuse — le psychisme se dissocie. L'agression inculpatrice dirigée vers le monde, en refluant vers le sujet, redevient auto-inculpation qui se transforme en auto-punition. L'auto-agression conduit vers l'auto-destruction".⁵¹

Au mois de juin 1839, Julie était encore souffrante. Une aggravation de ses maladies se produisit pendant la traversée de Lactance qui se rendait rejoindre Papineau à Paris. Cependant une amélioration sensible de son état de santé arriva lorsqu'elle fut rendue en France. Mais vite déçue par son séjour à l'étranger et mal résignée à des conditions de vie difficiles, elle retrouva ses lamentations et ses malaises. Au mois de mai 1841, Papineau écrivait à Amédée :

"Maman se plaint assez souvent de sa santé, et il est pénible en effet de n'être jamais bien. Mais c'est devenu une névralgie tracassante, n'offrant je l'espère aucun symptôme grave, me laissant

⁵¹ P. Diel, *Op. cit.*, p. 218.

l'espoir au contraire qu'elle se rétablira tout à fait bien, quand Lactance sera bon médecin; car il apprend tous les jours un peu, et tous les jours, elle est un peu mieux, vû qu'elle n'est pas soignée. Oh! si ma bonne soeur venait la voir avec ses enfans, indubitablement, elle sera tout à fait guérie et de suite. Car ici c'est l'ennui qui lui est contraire dans son état de santé".⁵²

Rosalie Dessaulles ne put rejoindre les Papineau à Paris. Julie trouva dans cette déception un prétexte pour exiger le retour en Amérique. Mais elle ne put obtenir l'adhésion de son mari. C'est à partir de ce moment que sa santé recommença à se détériorer. Au mois de juin 1842, Papineau faisait part à Amédée des résultats d'une consultation médicale.

(à suivre)

⁵² Pap. à Amédée (2 mai 1841). APQ, P-B: 251b.

Secrétariat de la Province

Inventaire des œuvres d'art



Dans le but de conserver notre patrimoine artistique et de le faire mieux connaître, le Gouvernement de la province de Québec poursuit, depuis une quinzaine d'années, un inventaire méthodique et raisonné de nos œuvres d'art. Cet inventaire comprend actuellement 7,000 dossiers environ, plus de 60,000 photographies, gravures et agrandissements photographiques classés par noms d'artistes, plus de 8,000 diapositives en camaïeu et en couleur, et un nombre considérable de fiches de rappel.

De plus, les enquêteurs du Secrétariat de la Province ont réussi à sauver de la destruction et de l'oubli des œuvres d'art qui, sans leur intervention, seraient aujourd'hui perdues pour la collectivité.

Pour renseignements, s'adresser au directeur de l'Inventaire des Œuvres d'Art, Musée de la Province, Parc des Champs de Bataille, Québec.

Lionel Bertrand,

Secrétaire de la Province.